

Philie Station

Changer de vie

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour
tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2022

Couverture réalisée par Ntetembua

ISBN 979-10-95023-41-8

Lundi matin chez Julie Merlin. Un lundi comme les autres, où la sonnerie du réveil est accueillie avec résignation.

Ce n'est pas nouveau, mais les choses se sont aggravées ces derniers temps. La trentaine, sans doute. Il paraît que ce tournant marque une crise. Cela dit, à bien y réfléchir, on parle de crise à chaque changement de dizaine. Enfin... Jusqu'à 60 ans peut-être. Après... Après, on doit considérer que la vie, de toute façon, ne vaut plus la peine d'être vécue.

En tout cas, sur le marché de la crise, la trentaine a la cote. Comme la quarantaine et la cinquantaine.

Autant dire que je suis pas sortie de l'auberge...

En soupirant, la jeune femme entre dans la salle de bains. D'instinct, elle évite le contact visuel avec son reflet : elle sait qu'il ne lui plaira pas. Elle ne connaît que trop bien cette moue boudeuse qui accompagne son réveil chaque jour de la semaine. Parce que oui, comme par hasard, rien de tel ne se passe le week-end ! Cherchez l'erreur...

À grand renfort d'eau froide, elle essaie de faire disparaître la langueur qui l'envahit. C'est peine perdue, elle le sait, mais au moins, cela lui donne l'illusion de faire quelque chose. Et puis c'est revigorant, à défaut d'autre chose.

Histoire d'éviter de penser, elle lance un épisode de podcast de Nath et Véro. Deux femmes trentenaires qui reçoivent un homme pour parler de sexualité. C'est toujours intéressant d'écouter ces messieurs sur ce sujet, dont ils parlent si rarement de façon honnête ! Et puis, pendant l'écoute, son corps exécute de manière

automatique toutes les opérations nécessaires pour se préparer. Tant et si bien qu'elle se retrouve sans y penser dehors, sur le trottoir.

Là, une fois qu'elle est prise dans le flot des Parisiens qui se rendent sur leur lieu de travail, mode automate activé, elle sait que le plus difficile est fait. Le reste de la journée suivra. Puis de la semaine. Du mois. De l'année.

Jusqu'à quand ?

Pourtant, la communication, ça a toujours été son truc. Travailler dans une agence son objectif. Mais là, après trois ans dans la même équipe, elle a l'impression de s'être perdue en route. Au moins son enthousiasme. Aujourd'hui, elle a l'impression que tous les projets se ressemblent. Que rien de neuf ou d'excitant ne peut plus arriver. Les stagiaires se suivent et se ressemblent (ou pas) et pendant les réunions du vendredi, il lui semble que ce sont toujours les mêmes sujets et les mêmes blagues qui tournent.

Bref, Julie s'ennuie. De plus en plus. Et cela commence à se voir. Ses collègues remarquent régulièrement qu'elle a l'air d'être ailleurs. Même sa cheffe s'y est mise.

— Tu es avec nous ? lui a-t-elle lancé il y a quelques jours en pleine réunion d'équipe.

Et ses sourcils froncés n'auguraient rien de bon.

Tout en avançant à pas pressés sur le trottoir, la jeune femme lève les yeux vers le ciel. Il est de ces couleurs tendres du petit matin, rose et bleu pastel, emblèmes des personnes transgenres. Ces nuances ne durent jamais longtemps ; il faut avoir l'œil pour les apercevoir. Pour Julie, plus qu'un jeu, c'est devenu une sorte de rituel. Le signe, lorsqu'elle les capte, que la journée sera bonne.

Pour le coup, son niveau d'énergie remonte d'un cran et elle se surprend à sourire.

À quelques centaines de kilomètres de là, en Haute-Savoie, Philippe, son père, s'installe en sifflotant au volant de sa voiture. Lui est toujours heureux de se rendre à son travail et son moyen de transport n'est pas étranger à cette sensation, loin de là ! Depuis quelques années, en 2016 très précisément, il a réalisé son rêve d'enfant en acquérant une Golf GTI Clubsport. Chaque matin, avant de démarrer, il prend le temps d'apprécier le contact du volant sous ses doigts, la perfection de l'assise, la façon dont les pédales semblent tout naturellement trouver leur place sous ses pieds...

Son soupir à lui est de plaisir.

Lorsque la toute première Golf GTI est sortie, en 1976, il n'avait que 8 ans, mais se passionnait déjà pour l'automobile. Bien aidé, il faut le dire, par son propre père, qui n'aurait raté pour rien au monde les 24 Heures du Mans. Dès ses 5 ans, le petit Philippe, unique garçon d'une fratrie de trois, avait été traîné sur les bords du circuit de la Sarthe. Il avait aussi pris très tôt l'habitude de feuilleter les numéros de *L'Auto-Journal* que son père achetait religieusement deux fois par mois.

Alors, la Golf GTI, tout de suite, l'a fait rêver. Pourtant, il a mis le temps. Comme s'il s'agissait de faire durer le plaisir de l'attente. L'excitation de l'anticipation. En tout cas, maintenant, il l'a, sa GTI. Il s'est même offert quelques tours du mythique (en tout cas pour lui) circuit Bugatti au volant de son bolide. Avec son père comme passager. Un grand moment !

Sourire aux lèvres, Philippe démarre sa voiture et s'engage sur la route. Vingt kilomètres de route départementale l'attendent. Aucun radar, des virages à foison, bref : un paradis de voiture sportive. Chaque jour, matin et soir, il profite avec une joie enfantine de ces moments remplis d'adrénaline. Parfois, comme aujourd'hui, il se laisse aller à une entrée en dérapage sur le parking de son entreprise.

Ce n'est pas du goût de tout le monde. Pourtant, il ne prend jamais aucun risque (du moins le croit-il...), ne se laissant aller à ce genre de débordement que lorsqu'aucun piéton n'est en vue. Mais en 2022, la voiture n'a plus autant la cote. Notamment auprès des jeunes générations. Une époque est bel et bien révolue : les préoccupations écologiques ont pris le dessus. Mais Philippe ne va pas se priver du plus beau jouet qu'il ait jamais eu pour si peu.

Après tout, il l'a bien mérité !

— Quel chrono ce matin ? lui lance l'un de ses jeunes collègues lorsqu'il arrive sur son lieu de travail.

Oui, c'est plus fort que lui : Philippe chronomètre chaque jour son trajet. Enfin, la partie sur laquelle il peut exploiter les performances de son véhicule.

— Dans la fourchette haute, répond-il avec un petit air modeste qui ne trompe pas son interlocuteur.

— T'as encore brûlé de la gomme, quoi ! Pollueur !

Cette fois, Philippe s'abstient de réagir. Décidément, la jeunesse n'est plus ce qu'elle était...

En attendant, c'est plein d'énergie qu'il s'installe à son bureau. Chef de projet dans l'informatique, il aime ce qu'il fait. L'a toujours aimé. Pourtant, les choses ont bien changé depuis ses débuts. Quand il repense à son premier stage en entreprise, le passage d'un millénaire à l'autre lui revient en esprit. Il avait dû travailler sur des programmes en Cobol, un langage de programmation dont ses jeunes collègues connaissent à peine le nom, pour anticiper l'arrivée de l'an 2000 en passant le stockage des années de deux chiffres à quatre. Pas franchement passionnant, mais nécessaire.

Assise à son bureau, Julie laisse dériver son regard sur la terrasse de l'immeuble. Pratiquement toute la journée, les fumeurs s'y succèdent. Dans les huit étages du bâtiment, ils sont près de deux cents à travailler. Son agence de communication est tout en haut, posée sur le toit-terrasse comme une brique qu'on aurait oubliée et ajoutée au dernier moment. Vue directe sur le ciel et sur les toits de Paris ; excellent pour la créativité. Pourtant, là, maintenant, tout de suite, tout ce que la jeune femme est capable de se dire, c'est que si elle fumait, elle aurait une bonne raison de sortir faire une pause.

Sortir. Prendre l'air. Respirer. À l'intérieur de cette pièce, c'est bien simple, elle manque d'air. D'inspiration, dans tous les sens du terme.

Tiens, c'est drôle, je n'avais jamais fait le lien...

Inspirer de l'oxygène permettrait-il d'avoir des idées ? La jeune femme se perd quelque temps dans cette réflexion. Qu'il y ait un lien ou pas, une chose est certaine : des idées, elle n'en a plus vraiment. Non, ce n'est même pas vraiment cela, le problème. En fait, les idées sont là. Mais elles ne fusent plus comme avant. Et surtout, leur avènement ne suscite plus chez elle cet enthousiasme, cette joie enfantine qui lui donnait l'impression de s'envoler. Elles sont devenues lourdes, collantes.

Elles ont perdu leur sens.

Tout a perdu son sens.

Elle ne va quand même pas continuer toute sa vie comme ça ? À faire un travail qui ne la transporte plus, dont la finalité lui échappe de plus en plus.

Même les nuages dans le ciel, les zébrures des avions en partance n'arrivent plus à la faire rêver.

— Tu penses à répondre à mon mail ?

La question la prend au dépourvu.

— Ton mail ?

Son interlocuteur lève les yeux au ciel.

— Ben oui, mon mail. Tu sais bien, on en a parlé ce matin. Le dossier sur les eaux gazeuses.

Julie est obligée de faire un effort de concentration pour se remémorer le fameux dossier.

— L'eau en poudre ?

— Voilà ! Tu sais que t'es vraiment à l'ouest en ce moment ? Tu devrais prendre des vacances !

Avant qu'elle ait eu le temps de faire la moindre réponse, son collègue est déjà reparti.

Des vacances. En voilà une bonne idée. C'est vrai qu'il y a un moment qu'elle n'en a pas pris. Même pas envie non plus. Arrêter de venir ici, dans ce bureau où elle se sent végéter encore plus que les plantes vertes de l'entrée, oui, bien sûr, mais pour faire quoi ?

L'image de sa mère lui vient à l'esprit. À bientôt 58 ans, Caroline Magenta est d'une vitalité qui en laisse plus d'un sur les rotules, à commencer par sa fille aînée.

Quand je la vois, c'est moi qui me sens vieille !

Avec une espèce de nostalgie, la jeune femme repense à ses années d'adolescence et à la relation explosive qu'elle entretenait alors avec sa mère et son mari. Andrea était pourtant d'une patience infinie avec elle.

Justement ! Il fallait bien le faire réagir un peu. Il est trop mou, cet homme ! Enfin, il l'était avec moi.

En y réfléchissant, il est clair en effet qu'il n'a pas fait preuve d'autant de compréhension lors de l'adolescence de ses propres enfants. À croire que son expérience avec sa belle-fille l'avait refroidi. Ou armé pour affronter la suite.

Matteo et Clara ont pourtant été plutôt cool. Beaucoup moins dans la recherche de conflits que leur aînée, chez laquelle ils venaient aussi souvent s'offrir une parenthèse en forme de soupape de sécurité. D'ailleurs, Julie a toujours aimé ce rôle. Finalement, les sept ans qui la séparent de son demi-frère (neuf pour sa demi-sœur) n'ont jamais été un problème. Enfin, presque jamais. Il y a bien eu cette année de Terminale... Bref ! Aujourd'hui, elle est même ravie de cet écart d'âge : il lui permet de rester en lien avec la jeunesse.

Comme si j'étais déjà une vieille peau...

Décidément, que ce soit vis-à-vis de sa mère ou de ses frère et sœur, elle ressent surtout une forme d'usure. De lassitude. Oui, c'est ça. Une espèce de fatigue généralisée, avec l'envie d'appuyer sur le bouton pause, voire stop. L'envie d'aller voir ailleurs si elle y est.

Des vacances, donc.

À la campagne, ce serait bien.

Chez son père, alors ?

De nouveau, les pensées de la jeune femme s'envolent dans le passé. Après cette espèce de clash qui l'a éloignée de sa mère pendant plusieurs années et l'a amenée à renouer avec son père. Enfin, renouer, non. Nouer. Ce n'est pas avec les quelques week-ends et les demi-vacances qu'ils avaient passés ensemble jusqu'alors qu'ils avaient pu créer une relation digne de ce nom. D'ailleurs, c'est bien quand elle s'est installée chez lui qu'elle a commencé à comprendre qui était cet homme et comment il fonctionnait.

Un sourire étire les lèvres de Julie en pensant à Philippe. Elle l'adore, son père. Mais comme mec, elle n'en voudrait surtout pas. D'ailleurs, elle n'est manifestement pas la seule : depuis que sa mère et lui se sont quittés bons amis alors qu'elle n'avait que 2 ans, il a passé le plus clair de son temps seul, les femmes ne faisant que de courts passages dans sa vie. La situation lui

convient : il aime sa liberté, vit dans la légèreté et l'insouciance. Un vrai remède antistress !

Oui, passer quelques jours avec lui, c'est une bonne idée.

Sans plus tergiverser, la jeune femme attrape son téléphone et envoie un message à son père.

J'ai envie d'air pur. Ça te va si je viens t'envahir une petite semaine ?

Comme toujours avec Philippe, la réponse ne se fait pas attendre. Il vit avec son smartphone greffé à sa main. Un vrai ado. Non, pire qu'un ado. Un quincado. Mais pas n'importe lequel : le genre qui refuse de se voir vieillir.

Viens quand tu veux, mais l'air pur ne sera pas forcément au rendez-vous.

C'est vrai que de ce côté-là, la Haute-Savoie n'est plus ce qu'elle était. On associe toujours la montagne à l'air pur, surtout quand on habite à Paris, mais dans les faits, la pollution grignote de plus en plus de terrain. La vallée de l'Arve est devenue l'un des endroits les plus pollués de France et l'agglomération annécienne n'est pas loin derrière. Mais bon, Philippe habite loin des fonds de vallée. Autour de chez lui, on peut encore faire le plein d'oxygène.

Vendredi soir à Annecy ?

No pb. Donne-moi l'heure et je serai là.

Sur le parvis de la gare d'Annecy, Julie fait les cent pas à côté de sa valise. Déjà vingt minutes qu'elle attend. Pourtant, elle a rappelé son horaire d'arrivée à son père dès le départ du train en Gare de Lyon. Il a assuré qu'il serait là. Enfin... Il a répondu le sempiternel « No pb » qui lui sert d'accusé de réception. De là à ce qu'il ait effectivement noté et retenu l'information...

Il ne changera jamais !

L'énervement commence à monter. Comme si elle n'était pas habituée aux retards de Philippe ! Le jour où il sera à l'heure, la Terre s'arrêtera de tourner. Au moins.

Un bruit de moteur attire soudain l'attention de la jeune femme. Le genre voiture de sport quand on monte les rapports. Tout à fait le style de celui qu'elle attend. Surtout qu'à plus de 23 h, il n'y a pas beaucoup de circulation en ville. À se demander si ce n'est pas pour ça, finalement, qu'il arrive en retard : pour pouvoir s'amuser avec son jouet.

Alors que la Golf GTI s'arrête juste devant elle dans une parfaite simulation de freinage d'urgence, Julie secoue la tête en soupirant. Mais elle n'arrive pas tout à fait à retenir un sourire. Le même qu'elle adresse à son petit frère lorsqu'elle le trouve « trop mignon ».

— Excuse-moi, je suis en retard ! lance Philippe en sortant de voiture.

— Je vois ça. Comme toujours, j'ai envie de dire.

— Mais tu notes que je m'excuse toujours, aussi.

La jeune femme ne peut s'empêcher de rire.

— C'est vrai, reconnaît-elle en l'embrassant sur la joue. On ne peut pas t'enlever ça.

Le temps de ranger la valise dans le coffre, tous deux montent en voiture et s'éloignent.

— Quoi de neuf ? demande Julie dès qu'ils sont sur la rocade.

— On va bientôt attaquer la saison de parapente.

Le parapente, passion de Philippe depuis des années. D'ailleurs, c'est pour pouvoir pratiquer ce sport de façon régulière qu'il a quitté Paris pour la Haute-Savoie. Un beau jour, il en a eu assez d'enquiller les kilomètres d'autoroute chaque week-end pour pouvoir s'y adonner. Peut-être aussi qu'il en a eu assez de faire des stages de récupération de points pour son permis de conduire, même s'il ne l'a jamais avoué !

— En fait, on a déjà fait un vol cette semaine.

— On ?

— Avec Hélène. Tu ne la connais pas, ajoute-t-il tout de suite.

— C'est ta meuf du moment ?

Philippe sourit.

— Si tu veux.

— Comment ça, si je veux ? C'est toi qui sais, non ?

— Ouais... Disons que...

— C'est un PQR ?

— PQR ?

— Plan cul régulier. J'étais persuadée que tu connaissais, vu comme tu pratiques.

Cette fois, c'est au tour de Philippe d'éclater de rire.

— Je la pratique, oui, on peut dire ça !... Si ça te tente, on peut se faire un vol en duo, pendant ta semaine. Enfin, si les conditions météo le permettent. Pour l'instant, ça a l'air OK, mais on n'est jamais à l'abri d'un changement de dernière minute.

Son ton s'est fait plus sérieux, d'un coup. Il a beau donner l'impression de tout prendre à la légère dans la vie, le père de Julie est d'une intransigeance surprenante sur les conditions de sécurité. Par exemple, il ne démarre

jamais sa voiture sans avoir au préalable vérifié que tout le monde a bien bouclé sa ceinture.

La jeune femme s'enthousiasme.

— Mais carrément ! Ça serait super chouette !

D'un coup, c'est comme si tout le poids de sa vie parisienne s'envolait de ses épaules. L'insouciance de Philippe est contagieuse. Alors, quand celui-ci lance une playlist de vieux titres de Lavilliers, c'est ensemble qu'ils se mettent à chanter à gorge déployée.

Jusqu'à ce que la GTI quitte les routes de la vallée pour enquiller la départementale qui va la mener à sa destination. Son pilote descend deux rapports, accélère et coupe la musique pour se concentrer sur la conduite. Par réflexe, Julie saisit la poignée qui se trouve en haut de la portière passager : quand son père est en mode rallye, il vaut mieux s'accrocher. Pour autant, elle n'a aucune peur : elle sait combien il maîtrise son véhicule. Bien sûr, il y a longtemps qu'il ne fait plus de compétition, mais sa participation à des courses de côte au début des années quatre-vingt-dix a laissé des traces.

De beaux restes.

Au fil des virages et des crissements de pneus, l'adrénaline s'empare de la jeune femme. Les phares longue portée de la voiture trouent la nuit. On y voit finalement comme en plein jour. Non, mieux qu'en plein jour puisque l'obscurité permet d'être sûr qu'aucun véhicule ne va déboucher au détour d'un virage sans visibilité.

Si une bestiole est au milieu de la route, on est quand même mal...

Cette pensée parasite ne fait pourtant qu'effleurer son esprit. Le plaisir de la vitesse est trop grand.

Quelques centaines de mètres avant d'arriver à destination, Philippe finit par ralentir. Histoire de faire baisser les endorphines ?

— Je suis en froid avec les voisins, explique-t-il à sa fille. J'ai failli m'emplafonner leur 4x4 le mois dernier, ils en ont déduit que j'étais un danger public. Comme si c'était de ma faute s'ils roulaient en plein milieu de la route !

Julie sourit. Ça aussi, c'est une constante chez son père : il n'est jamais responsable de ce qui lui arrive. Enfin... Il se trouve toujours des tas de circonstances atténuantes ! Quand on le voit rarement, c'est drôle. Au quotidien, c'est agaçant. Pour ne pas dire autre chose...

En tout cas, cette semaine en Haute-Savoie s'annonce parfaite pour prendre de la distance avec Paris. Dans tous les sens du terme.

— Demain, je fais la grasse mat', annonce la jeune femme d'entrée de jeu, dès qu'elle a passé le pas de la porte.

— Toujours aussi fainéante, à ce que je vois ! se moque son père.

— Toujours marmotte, tu veux dire. En plus, je suis en vacances, alors...

— De toute façon, t'es une grande fille. Si je ne suis pas là quand tu te réveilles, tu sauras te débrouiller.

— T'as quelque chose de prévu ?

— Je vais courir. Vers 9 h. Avec Gilbert.

— Gilbert ? Il court toujours ? Mais il a quel âge ?!

— 69 ans.

— Ah ouais ! Dis donc, la montagne, ça conserve, on dirait !

— Il ne se prend pas la tête, surtout. Tu devrais faire comme lui.

La jeune femme ne répond pas. Pas envie de se lancer dans une discussion là-dessus maintenant, alors qu'elle n'aspire qu'à une chose : se coucher. Mais elle sait bien que le sujet reviendra. Une part d'elle-même le redoute ; une autre aspire à s'en emparer. Dans les deux cas, la nuit porte conseil, dit-on...

Le lendemain, à son réveil, le soleil a déjà envahi la pièce. Une sensation de bien-être absolu l'envahit tout entière alors qu'elle s'étire langoureusement. Ce silence... Chaque fois qu'elle vient ici, elle s'émerveille de la rareté des bruits environnants. Ils sont tellement peu nombreux que chacun est saisissable. Identifiable. Là où les rues de Paris sont recouvertes d'un tapis de décibels en tout genre qui finissent par former une espèce de bouillie sonore, ici c'est le règne de la pureté. De l'individualité.

Comme avec les humains.

Pieds nus, Julie s'approche de la fenêtre, qu'elle ouvre en grand. Devant ses yeux, les pâturages s'étendent. Quelques chalets parsèment la montagne. Un chien passe en trotinant. Elle prend une grande inspiration, les mains sur les hanches. Une envie de s'installer dans la région la traverse. Mais pour y faire quoi ? Continuer à travailler dans la comm' ? Ici ou à Paris, quelle différence ? Et puis, la montagne, au printemps ou pendant l'été, c'est beau, mais quand il faut se taper les routes enneigées, c'est une autre histoire...

La jeune femme laisse échapper un soupir. Décidément, le principe de réalité n'a pas mis longtemps à la rattraper...

Bon, on ne va pas se laisser abattre tout de suite. D'abord, petit-déjeuner !

Comme prévu, la maison est vide. Philippe n'est pas encore rentré de sa sortie de course à pied. Julie décide de passer plutôt par la case douche tout de suite ; cela évitera les risques d'embouteillage à la salle de bains au retour de son père. Et puis, un bon dégrassage finira de la laver de

l'atmosphère parisienne qu'elle ressent sur sa peau comme une mauvaise sueur.

C'est fou comme on peut changer...

Dix ans plus tôt, elle ne jurait pourtant que par Paris. Au point d'avoir décrété, quand Philippe avait annoncé son déménagement :

— Je te préviens tout de suite : tu ne me verras pas souvent !

Hors de la ville, point de salut. C'était son credo à l'époque. D'ailleurs, cette histoire de Haute-Savoie, au début, elle n'y avait tout simplement pas cru. Y passer des vacances, oui, bien sûr. Mais s'y enterrer de son plein gré ? Même quand on aime les sports de nature et la montagne, cela lui paraissait incompréhensible.

Finalement, deux ans ont passé avant qu'elle ne vienne rendre visite à son père dans son chalet. Elle venait de finir ses études et s'offrait un break d'un an avant de commencer sa vie active. Au programme : tourisme-travail en Australie. Avant de quitter la France, elle avait vu cette première étape dans les Alpes comme une initiation au dépaysement. Une sorte d'échauffement avant la grande aventure. Du coup, elle était arrivée dans de bonnes dispositions. Prête à la découverte.

Et elle était tombée sous le charme de ce petit coin de verdure.

Deux semaines plus tard, c'est presque avec nostalgie qu'elle s'était envolée vers l'île-continent du bout du monde. Pourquoi aller si loin quand il était possible de changer de vie à quelques heures de chez soi ? Est-ce que ce n'était pas surfait, finalement, ce goût de l'ailleurs ?

Huit ans plus tard, alors que les préoccupations écologiques occupent largement l'avant de la scène (en tout cas dans son cercle d'amis), la jeune femme en est presque arrivée à regretter cette année passée dans l'hémisphère sud, en totale insouciance, pour ne pas dire ignorance. Pourtant, à cette époque-là, même Greta

Thunberg ne s'intéressait pas encore au réchauffement climatique. C'est dire comme les choses étaient différentes !

En tout cas, aujourd'hui, elle ne ressent plus l'appel des horizons lointains à coups d'avion.

Marcher. Voilà ce qui l'attire maintenant. Parcourir le monde au rythme et à la mesure de ses pas. Dans Paris, elle multiplie les kilomètres. C'est devenu une nécessité impérieuse. Si elle n'a pas sa dose de marche chaque jour, il lui manque quelque chose. Une rencontre avec elle-même. L'assurance d'exister. D'être vivante.

Courir, comme son père le fait depuis qu'il a atteint la quarantaine, ne l'intéresse pas. Mais marcher... C'est sa façon de faire le point et de s'assurer un équilibre.

Peut-être que si elle n'habitait pas en ville, ce ne serait pas le cas.

Un mug rempli de thé vert à la main, la jeune femme sort sur la terrasse chauffée par le soleil. Debout face à la vallée, elle sourit d'aise avant de fermer les yeux pour mieux savourer la caresse de l'astre du jour. Sa respiration se fait plus lente. Plus ample aussi. D'instinct, elle se cale sur le rythme de la cohérence cardiaque : cinq secondes d'inspiration, cinq secondes d'expiration.

Plénitude assurée. Le corps aime. Et il en conserve le bienfait pendant des heures.

Ma vieille, t'es en train de virer new age...

Un bruit de conversation lui fait soudain ouvrir les yeux : Philippe et Gilbert arrivent en petites foulées en discutant.

— Alors, ma grande, tu fuis la capitale ? s'exclame ce dernier en arrivant à ses côtés.

— Comme tu vois. J'ai eu envie de prendre l'air.

— Et tu as bien eu raison ! De toute façon, il faut toujours suivre ses envies.

Derrière lui, Philippe fait un geste de la main, en mode : « Tu vois, je te l'avais bien dit ». Julie hausse une

épaule. Il y a sûrement du vrai dans tout ça, mais si on faisait toujours ce dont on a envie, et uniquement ça, ce serait quand même un sacré bordel. Cela dit, il vaut mieux garder ce genre de réflexion pour soi quand on a ces deux zigotos en face de soi.

Quinze ans séparent les deux hommes, mais sur bien des aspects, c'est comme s'ils étaient jumeaux. Et s'ils n'avaient pas encore totalement atteint l'âge adulte. En tout cas, ils ont une façon de profiter de la vie, sans se prendre la tête, qui rend la jeune femme tout à la fois envieuse et dubitative. Sur ces deux-là, tout glisse. Focalisés sur leurs plaisirs, toujours prêts à se lancer dans quelque chose de nouveau et à se fixer de nouveaux challenges, ils traversent l'existence avec un sourire permanent sur les lèvres.

Je devrais prendre exemple sur eux, c'est vrai...

Encore faut-il le pouvoir. On ne choisit pas sa personnalité, même si on peut travailler sur soi.

Julie se dit qu'elle tient là un début de solution. Puisqu'elle n'arrive plus à y voir clair dans sa vie, elle va se faire aider. Mais par qui ? Comment trouver l'oiseau rare parmi l'offre pléthorique de psychologues ou de coachs en tout genre ?

— J'ai regardé la météo. Cet après-midi, les conditions sont nickel pour faire un bon vol. Les thermiques devraient être au rendez-vous.

En ce dimanche matin, Julie et son père sont installés sur la terrasse, profitant du soleil. Assis côte à côte, ils sirotent un café.

— Ça t'embête si Hélène vient avec nous ? demande Philippe.

— Non. Pourquoi veux-tu que ça m'embête ? De toute façon, il faut bien deux véhicules, non ?

— C'est mieux, oui, ça évite de faire du stop.

Le ton tout à fait sérieux de son père fait tiquer la jeune femme.

— Ça t'arrive de faire du stop ?

— Évidemment. Si je pars seul, je ne vais pas me farcir le trajet de Doussard au col de la Forclaz à pied.

— Attends, ça t'arrive de voler seul ?

Philippe fait celui qui n'a pas entendu la question.

— Papa, réponds-moi, ça t'arrive d'aller voler seul ?

Pour toute réponse, elle a droit à un haussement d'épaules.

— Et tes règles de sécurité ? La première chose que tu m'as dite quand on a fait un vol ensemble, c'était qu'il fallait toujours être plusieurs. Pour que quelqu'un puisse appeler les secours en cas de besoin.

Philippe soupire.

— Je sais. Mais parfois... L'envie est trop forte, tu comprends ? Et puis, je préviens toujours quelqu'un. Gilbert, en général. Il sait quand je décolle et je l'appelle quand j'ai atterri.

La jeune femme ne fait pas de commentaire. Après tout, tout le monde a ses contradictions. Et puis, même si le risque zéro n'existe jamais, son père est désormais un parapentiste chevronné. Sans compter qu'il connaît le ciel au-dessus du lac d'Annecy comme personne.

— Elle est comment, Hélène ?

— Intelligente, drôle... Un peu casse-cou...

Philippe a l'air de chercher ses mots.

— Allez, la taquine sa fille, vas-y, laisse-toi aller !

— Elle est grande. Plus grande que moi. Avec des cheveux blonds mi-longs qui tirent sur le roux. Des taches de rousseur. Des yeux gris. Un corps d'athlète. Bronzée. Avec des tatouages plein les bras. Des fossettes quand elle sourit. Je suppose que la taille de ses seins ne t'intéresse pas ?

— En effet, rit-elle, tu peux te dispenser de me donner cette précision. En tout cas, j'apprécie l'effort : tu as commencé par me parler de son intelligence !

Son père sourit.

— Ma fille a une bonne influence sur moi.

Comme de nombreux hommes, surtout de sa génération, Philippe a pris de plein fouet la vague #MeToo et tous les récits de violences sexistes et sexuelles qu'elle a fait émerger. Décontenancé, déstabilisé, il a eu pour premier réflexe d'interroger les femmes les plus proches de lui : sa fille et la mère de celle-ci. Il a alors eu l'impression de découvrir un univers totalement inconnu. A commencé à s'interroger : et lui ? Faisait-il partie de ces « porcs » que leurs victimes se mettaient à balancer ?

Alors, il s'était replongé dans son histoire personnelle.

De ses premiers flirts, adolescent, il avait peu de souvenirs. Enfin, il se rappelait plusieurs filles. Leur prénom, leur visage, leur corps s'il était allé jusqu'à le découvrir. Mais pour le reste, la façon dont les choses

s'étaient passées entre eux, c'était un grand flou. Il avait surtout une impression de grande maladresse. Alors, avait-il blessé l'une de ces filles ? Forcé ? Impossible, si longtemps après, de le savoir.

En revanche, oui, mettre la main aux fesses, c'était quelque chose qu'il avait fait. Plus d'une fois, notamment en soirée. À l'époque, cela lui paraissait juste normal. Tous les garçons le faisaient, non ? Et puis, les filles, elles râlaient, mais cela ne les empêchait pas, parfois, de danser avec eux après. Alors, découvrir que selon la loi, il s'agissait d'une agression sexuelle susceptible d'entraîner cinq ans d'emprisonnement et soixante-quinze mille euros d'amende lui avait fait l'effet d'un uppercut au visage.

Il était coupable d'agression sexuelle. Aucun doute là-dessus. Même si c'était dur à avaler, même si l'ego en prenait un coup, il fallait bien regarder la vérité en face. Sa perception de lui-même en avait été complètement changée. Jusque-là, il pensait être un mec bien. Pas parfait, évidemment (de toute façon, personne ne l'est, et il faut bien dire que pour le coup, c'est plutôt rassurant !), mais un type juste, honnête, sur qui on peut compter et en qui on peut avoir confiance. Et là, d'un coup, il s'était senti basculer du côté des salauds.

Il avait longuement interrogé Caroline, la mère de Julie. La seule relation importante de sa vie, finalement. Ils étaient séparés depuis des lustres, mais étaient restés bons amis. Pas seulement parce qu'ils avaient eu un enfant ensemble. Aussi parce qu'ils s'appréciaient mutuellement. Leur relation commençait à dater puisqu'ils s'étaient quittés alors que leur fille était toute petite. Raison de plus pour s'inquiéter !

— C'était une autre époque, avait d'abord juste lancé son ex. On était tous éduqués différemment : les garçons à forcer la main et les filles à se laisser faire. Tu ne peux pas tout comparer. Je suis née l'année où France Gall a

sorti *Si j'étais garçon*. Le refrain, c'était quand même : « Les filles, plus elles disent non, plus ça veut dire oui ». Le consentement, on ne savait même pas ce que c'était !

— Mais est-ce qu'il t'est arrivé de trouver que je te forçais à faire l'amour, par exemple ?

— Franchement, je n'ai pas ce genre de souvenir. Il m'est sûrement arrivé de me forcer moi-même, mais...

— Comment ça ?!

— Me laisser faire (enfin, plutôt, te laisser faire), alors que je n'en avais pas envie. Ça nous arrive à toutes, ou presque. C'est souvent plus facile que de dire non, ce qui peut vite dégénérer. Surtout quand tout le monde a bien intégré que les hommes ont plus de besoins et que les femmes doivent y répondre.

Philippe avait pris le temps de l'introspection. Lui était-il déjà arrivé, à lui, de se forcer ? Non. Avec aucune de ses partenaires. S'il n'avait pas envie, il le disait. Et ça s'arrêtait là.

Et quand c'était sa partenaire qui disait non ? Il devait bien reconnaître que son premier réflexe était d'insister. « Allez, un petit coup vite fait... » Comme si c'était juste une question de temps !

En tout cas, depuis, il est plus attentif à, justement, ne pas mettre la pression. Après tout, s'il a besoin de faire descendre la sienne, il sait très bien comment s'y prendre !

L'après-midi, lorsque Julie et son père arrivent à l'aïre d'atterrissage de Doussard, Hélène est déjà là. Adossée à sa voiture, elle observe les parapentistes en approche.

Philippe se gare à côté d'elle et fait les présentations. Les deux femmes échangent une bise.

— On prend ma voiture, annonce Hélène d'un ton qui ne supporte pas la réplique. Sinon, tu vas encore te croire dans une course de côte, et je n'ai pas envie de vomir mon déjeuner.

Julie ne peut pas retenir un sourire, tandis que son père fait la moue. C'est vrai qu'il lui est bien difficile, sur une montée de col, de ne pas utiliser les plus de deux cent cinquante chevaux de sa voiture.

— Et puis, il y a plus de place dans la mienne, ajoute leur pilote autoproclamée.

— Je m'incline, répond Philippe en joignant le geste à la parole. Cela dit, tu sais qu'il faudra remonter au col avec la mienne après le vol.

— Je sais, mais tu seras plus zen, t'auras moins envie de faire le con.

— C'est pas faux !

Le temps de transvaser leur matériel d'un véhicule à l'autre, Julie et son père prennent place avec Hélène et cette dernière prend la direction du col de la Forclaz.

— C'est ton premier vol ? demande-t-elle en cherchant le regard de Julie dans son rétroviseur intérieur.

— Non, j'en ai déjà fait quelques-uns, mais toujours en duo. En fait, ça ne m'intéresse pas de savoir voler seule. Mais j'aime bien profiter de la balade.

— C'est sûr que le point de vue vaut le coup...
Même quand on est né ici, on ne s'en lasse pas.

— Tu as toujours vécu ici ?

— Non. J'ai passé vingt ans à Paris. Mais comme ton père, un jour, j'en ai eu marre de passer une partie de mes week-ends sur la route pour m'envoyer en l'air.

Philippe a un sourire charmeur, tout en posant sa main sur la cuisse de sa voisine.

— S'envoyer en l'air, tu dis ? C'est un programme qui m'intéresse.

Hélène lui rend son sourire.

— On en reparle au retour. En attendant, ne déconcentre pas ton chauffeur, s'il te plaît.

Derrière, Julie laisse son regard errer sur le bas-côté. Ils ont quitté la vallée. Petit à petit, la route s'élève et les maisons se font plus rares. Enfin, après le hameau de La Côte, c'est l'arrivée au col de la Forclaz. Il fait grand beau, avec juste ce qu'il faut de nuages dans le ciel pour lui donner du relief. La sortie promet d'être éblouissante.

Tandis qu'Hélène et son père préparent les parapentes, Julie s'amuse à faire un petit reportage vidéo avec son smartphone. Elle les interpelle, leur pose des questions, les fait rire. S'essaie à des angles de prise de vue improbables.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'agace l'amie de Philippe. Tu filmes l'intérieur de mes oreilles ?

— Elle essaie d'accéder à ton cerveau !

Hélène fait mine de râler.

— C'est privé, dit-elle en interposant sa main entre l'objectif et sa tête.

Julie rit et change de cible. Elle se sent pleine d'énergie, sa créativité au top. Voilà ce qu'elle aime dans la communication : être au plus près de son sujet, le faire réagir, le montrer dans son authenticité. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours s'insérer dans un cadre ?

— Bon, quand tu auras fini de t’amuser, on pourra se préparer sérieusement, lance enfin Philippe en lui présentant son harnais.

Cette fois, fini de rigoler. La jeune femme se prête consciencieusement à l’exercice, savourant à l’avance son vol.

— Rendez-vous en bas dans une heure ? lance Hélène, déjà prête.

— Ouais, à tout à l’heure. Bon vol !

— À vous aussi !

Quelques pas à peine lui suffisent pour décoller et c’est avec une envie mêlée d’impatience que Julie la suit des yeux.

— À nous ! lance son père. Prête ?

— Prête !

— Alors, on y va.

Philippe tire sur les élévateurs et leur voile quitte le sol. Quelques pas dans la pente leur suffisent ensuite pour décoller à leur tour.

Réunis dans un même silence, troublé seulement par le bruit du vent dans les suspentes, tous deux profitent de l’instant présent. D’une complicité qui n’est pas toujours allée de soi et qu’ils ont appris à savourer. La jeune femme a l’habitude de dire en riant que l’homme de sa vie, c’est son père. Et ce n’est pas tout à fait une plaisanterie.

Ainsi l’un contre l’autre, au-dessus de l’un des plus beaux lacs du monde, ils n’ont pas besoin de mots pour communiquer. Un geste de la main ou un mouvement du menton suffisent. C’est en douceur et en osmose qu’ils profitent de leur vol. Mais même les meilleurs courants ascendants ont leurs limites. Et puis la fatigue finit par s’inviter. Sans compter que l’heure annoncée par Hélène est dépassée depuis longtemps. Alors, doucement, sereinement, Philippe se dirige vers l’aire d’atterrissage de Doussard.

Ils ne sont pas nombreux à voler en ce tout début de saison. Seuls les plus acharnés ont choisi de sortir. C'est qu'il fallait tout de même être bien couvert pour supporter la fraîcheur de l'air en altitude. Julie a eu tout le temps de se féliciter d'avoir accepté les gants doublés de polaire que son père lui avait imposés.

En bas, leur compagne de vol, qu'ils n'ont finalement vue que de très loin tout le temps qu'ils ont passé en l'air, a déjà replié sa toile. Elle attend sur le bord du terrain.

Philippe manœuvre pour atterrir au plus près d'elle et bientôt, tous les trois se retrouvent.

— Tout s'est bien passé ? demande Hélène. Content de ton vol ?

— Super ! s'exclame Julie. C'est tellement beau, vu d'en haut. Et ce silence... Franchement, c'est un rêve.

— Alors, tu déménages quand ?

— Ouh là ! Ça, c'est une autre histoire. Je n'en suis pas là.

Occupé à défaire les harnais, Philippe ne participe pas à la conversation. Sa compagne, qui le regarde faire, fronce tout à coup les sourcils.

— Mais fais gaffe ! Tu marches sur ta voile !

— Le poêle fonctionne au bois, lui répond-il en se déplaçant gauchement.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je range ma cravate.

La stupéfaction laisse les deux femmes sans voix. Elles échangent un regard indécis, puis Hélène semble prise d'une inspiration.

— Philippe, souris-moi. Allez ! insiste-t-elle.

Dans l'incompréhension la plus totale, il s'exécute.

— Répète après moi : j'aime la pizza.

— J'ai... J'aime la, la pizza.

— Lève les deux bras devant toi. Tire la langue.

À chaque phrase, Julie se sent de plus en plus perdue. Ce dialogue est complètement surréaliste.

Elle n'est pourtant pas au bout de ses surprises.

— Tu sais où se trouve l'hôpital ? demande tout à coup Hélène.

— Oui. Mais...

— Alors, emmène ton père aux urgences. Je m'occupe du matériel et je vous rejoins.

— Mais pourquoi ?

— Je crois qu'il a fait un AVC.

— Quoi ?! Mais il va bien. Regarde-le.

— Justement, regarde-le bien. Quand il sourit ou qu'il tire la langue, il y a une partie de son visage qui ne répond pas bien. Et il n'est pas clair dans ses propos. T'as entendu comme moi ses histoires de poêle à bois et de cravate !

Julie est indécise, mais son interlocutrice a su lui communiquer un sentiment d'urgence. Et puis, elle n'y connaît pas grand-chose en AVC, mais s'il y a un truc qu'elle a retenu, c'est que quand cela arrive, il faut agir vite. Malgré tout, elle a du mal à croire à cette éventualité. Cela lui paraît improbable.

Surtout, elle ne veut pas y croire : ce serait trop angoissant.

Philippe ne se fait même pas prier pour lui remettre les clés de sa voiture. En soi, c'est un signe d'alerte : il déteste laisser quelqu'un d'autre conduire sa précieuse Golf. Au moment de s'installer sur la place passager, l'une de ses jambes semble se dérober sous lui et il tombe plus qu'il ne s'assied dans le baquet.

Hélène lui met sa ceinture de sécurité et s'adresse à Julie, au volant.

— Fais gaffe sur la route, mais ne traîne pas.

— OK. À tout à l'heure.

Les premières centaines de mètres sont chaotiques. La jeune femme ne conduit pas souvent : elle n'a pas de voiture et n'en loue une qu'occasionnellement, pour partir en week-end ou faire un trajet mal desservi par les transports en commun. Et puis, elle n'est pas habituée aux sportives. Surtout à leur freinage ! Sans compter que le stress de la situation ne l'aide pas particulièrement.

Enfin, il lui semble avoir trouvé un rythme de croisière. Moins tendue, elle se tourne vers son père.

— Comment tu te sens ?

— Ça va.

— Regarde-moi.

Philippe s'exécute et Julie scrute son visage sous tous les angles. Enfin, autant qu'elle puisse se le permettre tout en conduisant !

— La route, finit par articuler péniblement son père.

Il a raison : ce n'est pas la peine d'avoir en plus un accident de voiture ! En tout cas, c'est a priori bon signe : il n'a pas perdu tout sens des réalités.

Malgré tout, le trajet semble interminable. Pourtant, Dieu sait qu'elle est sympa, cette route, en bordure de lac. Mais l'heure n'est pas à la contemplation du paysage. Duingt, Saint-Jorioz, Sevrier : les villages défilent. Le trafic n'est pas trop dense, c'est toujours ça de pris : pas besoin de stress supplémentaire.

Arrivée à l'hôpital, la jeune femme se gare au plus près de l'entrée des urgences et fait le tour de la voiture pour entraîner son père vers l'accueil, mais Philippe a du mal à sortir de l'habitacle : manifestement, l'une de ses jambes ne répond pas bien.

— Attends-moi là ! Je vais chercher quelqu'un.

Cette fois, plus de doute : quelque chose ne tourne vraiment pas rond. Le cœur battant, sentant l'affolement monter en elle, Julie se précipite à l'intérieur. En un clin d'œil, elle repère une infirmière qui traverse le hall, se jette littéralement sur elle.

— Mon père vient de faire un AVC, il faut l'aider !

— Où est-il ?

— Dans sa voiture, dehors. Il a une jambe qui déconne.

— J'arrive !

Pourtant, la femme se rue dans un couloir. Mais Julie n'a pas le temps de s'en étonner qu'elle est déjà de retour, accompagnée d'un homme qui pousse un fauteuil roulant.

Pas besoin de parler. Ils sont déjà trois à sortir à toute vitesse du bâtiment.

La portière passager de la Volkswagen est grande ouverte et Philippe a les deux jambes à l'extérieur. Les infirmiers l'installent dans le fauteuil et repartent à toute allure. Julie les suit aussitôt, mais une fois à l'intérieur, ils l'enjoignent à rester dans le hall.

— On vous tiendra au courant. Présentez-vous à l'accueil en attendant.

Mais qu'est-ce qui se passe ?

Debout au milieu des gens qui vont et viennent, la jeune femme se sent perdue. Maintenant qu'elle a passé le relais, un sentiment de vide s'empare d'elle. Tout s'est passé tellement vite... L'angoisse la fait tout à coup trembler. S'ils ont emmené Philippe aussi vite, c'est qu'il y a vraiment des raisons de s'inquiéter.

Respire ! Paniquer ne sert à rien. Qu'est-ce qu'ils ont dit, déjà ? Ah oui, l'accueil...

Guidée par la signalétique, elle intègre la file des gens qui attendent.

Il va sans doute y avoir de la paperasse. Des formalités à remplir. Mais elle n'a pas les papiers de son père. D'ailleurs, les a-t-il sur lui ? Elle n'en sait rien. Sa pièce d'identité et son permis de conduire, oui, sans doute, mais sa carte Vitale ? Celle de mutuelle ?

Dans la queue pour les guichets, Julie ronge son frein tant bien que mal, s'efforçant de ne pas trop penser.

L'inquiétude est là, nichée dans sa gorge. Il faut la contenir, sinon... De toute façon, maintenant que Philippe a été pris en charge, qu'elle attende ici ou ailleurs, cela ne change rien. Une vibration de son smartphone la sort de son marasme. C'est un SMS d'Hélène. Le plus classique de tous :

T'es où ?

Au guichet des urgences.

À peine a-t-elle répondu que la compagne de son père apparaît à ses côtés.

— Il est où ?

— Parti avec des infirmiers. Ils ont dit qu'ils me tiendraient au courant.

Hélène ne dit rien, mais fait la grimace. Elle se met à faire les cent pas dans le hall tandis que Julie attend patiemment son tour. Enfin, attend, oui... Pour la patience, on repassera. Malgré tout, ne plus être seule lui a fait retrouver un peu de sérénité.

Après avoir donné le peu d'informations dont elle dispose, la jeune femme se retrouve de nouveau livrée à ses pensées. La personne de l'accueil lui a indiqué où attendre : dans une salle ouverte sur le hall, dont la moitié des sièges sont déjà occupés, et qui bénéficie d'un distributeur de boissons chaudes. C'est à son tour de faire la grimace.

— Ça annonce la couleur : quand on s'installe ici, on en a pour des heures.

— En l'occurrence, ça ne devrait pas : Philippe a été pris en charge, et à mon avis, ce qu'il a est assez clair.

— Comment tu sais ça, toi, d'ailleurs ? Tu bosses dans la santé ?

— Non, pas du tout. Je suis prof. Mais je suis aussi secouriste à la Protection civile. On a été formés sur les AVC.

— Et tu crois...

— Je ne crois rien du tout. Je sais juste qu'il fallait l'amener ici le plus vite possible.

— Mais tu penses que...

— Que quoi ?

— Qu'est-ce qui va se passer ? Je veux dire...

— Tu te demandes comment il va s'en sortir ? S'il va avoir des séquelles ? S'il risque de mourir ?

Julie se contente de hocher la tête. Les mots n'arrivent pas à sortir. Rien que d'entendre ceux-là : séquelles, mourir, elle en a froid dans le dos. Comme tout le monde, des histoires d'AVC, elle en a entendu. Comme tout le monde à son âge (même si c'est une erreur), elle ne s'est pas sentie concernée. N'a même pas vraiment écouté ce qui se passait dans ces cas-là.

Papa pourrait vraiment mourir ?!

L'idée même la tétanise. Philippe n'a que 54 ans. Encore un paquet d'années devant lui. Elle ne peut pas le perdre. Pas déjà !

Pourvu qu'il n'ait « que » des séquelles !

Hélène voit bien que la peur est en train d'envahir son interlocutrice, mais elle n'est pas du genre à enrober les choses.

— Tout est possible, le pire comme le meilleur. Il n’y a pas deux AVC semblables. Mais on peut être optimistes : il s’est passé peu de temps avant son arrivée à l’hôpital. Enfin, si l’accident a eu lieu après votre atterrissage.

— Il a pu arriver avant ?!

Julie n’arrive pas à masquer son étonnement.

— Sans doute pas beaucoup, parce que je vous ai vus arriver et votre trajectoire était impeccable. Cela dit, quand on est bien dans l’axe, il n’y a pas grand-chose à faire, finalement, alors qui sait ? Mais bon, quel que soit le problème, tu peux être sûre que ton père donnera le maximum pour s’en sortir au mieux.

La jeune femme hoche la tête. Là-dessus, c’est vrai, il n’y a aucun doute à avoir : Philippe est un obstiné, il a l’habitude de se dépasser, il fera tout ce qu’on lui conseillera, et sûrement même beaucoup plus.

Mais même avec la plus grande volonté du monde, on ne peut pas surmonter tous les obstacles.

On peut vraiment mourir après un AVC ? Je croyais que ça ne pouvait arriver que sur le coup !

Au distributeur, Julie se sert un chocolat chaud. Son premier réflexe a été de prendre un café, mais étant donné l’heure et son état émotionnel, un excitant n’était certainement pas le meilleur choix : son cœur tressaute déjà dans sa poitrine.

Avec la touillette, elle ramasse consciencieusement la mousse qui couvre sa boisson : un peu de douceur est le bienvenu.

Assise à côté d'elle, Hélène a les bras et les jambes croisées. Son pied droit s'agite non-stop. Signe d'inquiétude ?

— Tu n'es pas obligée de répondre si tu penses que ça ne me regarde pas, lance Julie, mais ta relation avec mon père, c'est...

— C'est récent. On s'entend bien et on aime bien faire des trucs ensemble. On se voit une fois par semaine, à peu près. On n'a jamais parlé de vivre ensemble, si c'est ta question.

— Non, ça ne l'est pas. Enfin, si, un peu. Et je ne sais même pas pourquoi je te demande ça.

— Pour discuter, sourit Hélène. Pour éviter de trop gamberger.

— Sûrement, oui.

Près d'elles, des gens s'installent. D'autres sont appelés par une personne en tenue blanche. Médecin ? Infirmier ? Rien ne les distingue. Mais c'est toujours avec une hâte mêlée d'hésitation que les personnes interpellées se lèvent. Bonne ou mauvaise nouvelle ? En tout cas, ils vont savoir.

— Tu n'es pas obligée d'attendre avec moi, reprend Julie. Enfin, je veux dire... Tu peux, bien sûr. Tu fais comme tu veux. Mais si tu as envie de partir...

— Non, j'ai envie de rester. À moins que ça te dérange ?

— Ah non, pas du tout ! C'est pas ce que je voulais dire ! C'est juste...

— Écoute, arrête de te prendre la tête. De toute façon, ça ne changera rien.

La jeune femme soupire. Essaie de détendre ses cervicales en remuant sa tête de haut en bas.

— Comment tu fais pour rester aussi calme ?

Hélène sourit.

— On est toujours maître de ses pensées, tu sais ? On n'est pas obligé de les subir. Je *choisis* de rester calme.

Bon, mon pied droit est réfractaire. On va dire que c'est ma soupape de sécurité ! Concentre-toi sur ta respiration. Fais en sorte qu'elle soit de plus en plus lente, de plus en plus ample. Rien que ça, tu vas voir, ça va te faire du bien.

Julie soupire à nouveau. Le coup de la respiration, on le lui a déjà fait. Elle n'y a jamais cru. Mais bon, quitte à attendre, autant essayer. Et puis, un soupir, c'est déjà une grande respiration, non ? Elle se lève pour jeter son gobelet vide et revient s'installer, bien droite, sur sa chaise.

De toute façon, je n'ai rien à perdre à tenter le coup.

Désormais silencieuses, les deux femmes sont pourtant totalement connectées. Hélène a posé ses mains sur ses cuisses et, imperceptiblement, imposé son rythme de respiration à sa voisine. Tant et si bien que lorsqu'une femme vient appeler Julie, celle-ci ne réagit pas tout de suite.

— Julie Merlin ? répète-t-elle.

— C'est elle, répond Hélène.

— Si vous voulez bien me suivre...

Toutes deux se lèvent et lui emboîtent le pas.

Un peu plus loin dans le couloir, la femme s'arrête.

— Votre père a effectivement fait un AVC. Vous avez eu la meilleure réaction qui soit.

— Mais comment va-t-il ?

— Il souffre d'une hémiplégie gauche partielle.

— C'est-à-dire ?

— Sa jambe et son bras gauches ne répondent pas correctement : il ne peut ni tenir debout ni lever son bras. Le côté gauche de son visage est figé, ce qui complique la parole.

Au fur et à mesure des mots, Julie se sent pâlir. Exit le semblant de sérénité qu'elle avait réussi à atteindre dans la salle d'attente. L'image de son père handicapé la frappe de plein fouet.

— Il va être monté en chambre. Vous pouvez aller avec lui.

Elle désigne une pièce dans laquelle un brancardier est en train de prendre en charge une personne dans un lit. Cette personne, c'est Philippe.

— Et ensuite ? demande Hélène.

— On va le garder en observation. Au moins cette nuit. Et puis, si son état est stable, on va lui chercher une place en SSR.

Julie est perdue.

— SSR ?

— Soins de suite et de réadaptation. Plus tôt il commence la rééducation, plus il a de chances de récupérer.

— Et ce sera où ?

— Là où on trouvera de la place. Ce n'est jamais facile, vous savez : le nombre de lits n'est pas extensible.

— Il a même tendance à diminuer sans cesse ! s'agace Hélène.

Leur interlocutrice ne peut qu'approuver.

— Nous faisons avec les ressources dont nous disposons. Malheureusement, nous n'avons pas le choix...

La sortie de Philippe dans le couloir met fin à la discussion et les deux femmes prennent la suite du lit. Lorsqu'il s'arrête devant la porte d'un ascenseur, toutes deux s'approchent de lui.

— Comment tu te sens ? demande Julie.

— Bizarre, avoue son père. J'ai...

Son regard se perd dans le plafond. Puis revient sur sa fille. Il sourit. Lui tend sa main gauche, qu'elle saisit aussitôt.

— Ça va, dit-il.

Mais la jeune femme ne voit que sa joue figée et sa bouche un peu tordue.

Lorsque le brancardier les laisse après avoir conduit le lit dans une chambre du service de neurologie, c'est au tour d'Hélène de prendre la parole. Elle a posé sa main sur le bras gauche de Philippe sans que celui-ci ait la moindre réaction. Ce n'est qu'en entendant sa voix qu'il se tourne vers elle.

— Tu sais où on est ? demande-t-elle.

— Ben oui !

— Où ça ?

Philippe lui adresse un regard plein d'incompréhension.

— À l'hôpital.

— Lequel ?

Cette fois, il reste muet. Comme incapable de répondre.

Alors qu'il finit par ouvrir la bouche, un homme frappe à la porte laissée grande ouverte.

— Bonjour, lance le nouveau venu. Je suis le docteur Roudel.

D'emblée, il s'adresse à Philippe. Lui explique ce que Julie et Hélène savent déjà, à savoir qu'il va rester en observation à l'hôpital pendant quelques jours, avant de partir dans un établissement de SSR.

— Réadaptation ?

— Oui. Rééducation, si vous préférez. L'objectif est de vous faire récupérer le maximum de vos anciennes capacités.

Philippe hoche la tête.

— OK, répond-il simplement.

Cela suffit manifestement au médecin : il quitte la chambre.

Julie est surprise du manque de réaction de son père. Cela ne lui ressemble tellement pas !

— Ça va, papa ? Tu te sens bien ?

Le regard qu'il lui adresse est plein de tendresse et de gaieté. Tout à fait hors de propos dans ces circonstances.

— Oui, bien. Tu peux aller.

La jeune femme se sent perdue. Elle cherche un soutien auprès de l'amie de son père. Constate alors que celle-ci n'est plus dans la pièce. Depuis quand ?

La main de Philippe qui presse la sienne la ramène à l'instant présent.

— Tu peux partir, insiste-t-il, de cette voix hésitante qu'il a désormais.

— Tu es sûr ?

— Mais oui !

— Je reviens demain, alors.

Elle se penche, dépose un baiser sur le front de son père, et après une dernière caresse sur son bras, s'éloigne. Arrivée à la porte, elle se retourne pour faire un dernier geste de la main avant de s'éloigner dans le couloir. Hélène est là, un peu plus loin, avec le médecin.

— Il faut avoir confiance, entend-elle le praticien déclarer avant de s'éloigner.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande-t-elle.

— Que tout était possible. A priori, sur les images, les dégâts ne sont pas énormes. Et ton père est en pleine forme. Il devrait pouvoir récupérer. Mais on n'est jamais vraiment sûr. Tu t'en vas ?

— Oui. Je reviendrai demain.

— Je vais lui dire au revoir et je te rejoins.

Quelques minutes plus tard, toutes deux se retrouvent devant l'entrée principale. Il y a un moment de flottement, pendant lequel Julie se perd dans les tatouages d'Hélène. Se demande s'ils ont une raison d'être, une signification. Tout plutôt que penser à Philippe...

Dire que quelques heures plus tôt, ils volaient totalement insouciants au-dessus du lac d'Annecy !

Instinctivement, la jeune femme lève les yeux au ciel.

— On était tellement bien là-haut...

— Oui. Et ça, personne ne pourra te l'enlever. Quoi qu'il arrive maintenant, ces moments-là auront existé.

— Quoi qu'il arrive ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? À quoi tu penses exactement ?

Hélène hausse les épaules.

— À rien en particulier...

— T'as pas l'air sûre de ce que tu dis... Il peut... Il peut mourir, c'est ça ?

— Je te l'ai déjà dit, Julie, et le médecin l'a confirmé : tout est possible. Mais possible ne veut pas dire probable, OK ?

— C'est vrai...

La jeune femme hoche la tête. En deux phrases, Hélène a réussi à la faire relativiser. D'une certaine manière, à lui remettre les idées en place.

— Tu m'as pas dit, t'es prof de quoi ? De philo ?

Son interlocutrice éclate de rire.

— Pas du tout ! De sport.

— Et c'est dans le sport que t'as trouvé cette façon de voir les choses ?

Hélène hausse les épaules.

— Peut-être. Quand tu fais de la compétition, il faut travailler ton mental. Apprendre à ne pas te laisser abattre par un échec ou une difficulté imprévue. Ça sert toujours. Dans tous les domaines de la vie. Bon, tu me tiens au courant ?

— Oui.

Les deux femmes s'embrassent et se dirigent vers leur voiture respective.

Préoccupée, Julie conduit la Golf en mode automatique. Elle s'éloigne du bassin annécien sans s'en rendre vraiment compte. L'image de son père sur son lit d'hôpital ne veut pas quitter son esprit. Visuellement, il était en pleine forme. Pourtant, quelque chose dans son regard avait changé. Que va-t-il devenir s'il conserve des séquelles physiques ? Lui qui ne jure que par le sport !

Et puis, il lui a paru confus. Son cerveau a-t-il été endommagé ? Retrouvera-t-il sa vivacité d'esprit ?

En tout cas, sa mort n'est pas une option. Impossible.

L'intérieur du chalet lui paraît tout à coup bien sombre. Elle aime pourtant la chaleur induite par le lambris qui couvre les murs. Mais en cette fin d'après-midi, alors que le soleil a disparu derrière les sommets, elle rêverait de murs blancs lumineux. D'une page vierge sur laquelle dessiner un avenir en couleur.

Pendant toute la soirée, les mêmes questions tournent dans sa tête.

Évidemment, elle a fait des recherches sur Internet. Elle sait pourtant que c'est une très mauvaise idée dans ces circonstances... Mais comment s'en empêcher? Le neurologue est resté tellement vague! Impossible de savoir s'il leur a dit toute la vérité.

Les chiffres qu'elle a trouvés lui ont fait froid dans le dos : vingt-huit pour cent des personnes atteintes d'un AVC meurent dans l'année qui suit. Plus d'une sur quatre! Bon, chez les hommes, le taux est un peu plus faible. Encore plus chez les moins de 64 ans : treize pour cent seulement.

Ça fait quand même plus d'un sur dix!

Elle voudrait tout savoir. Tout comprendre. Si seulement elle était médecin...

Andrea! Lui, il me dira franchement ce qu'il en est.

Aussitôt, elle attrape son téléphone. Mais au moment d'appeler son beau-père, elle réalise que c'est surtout sa mère qui voudrait être au courant de ce qui se passe.

Celle-ci décroche juste avant que l'appel ne bascule sur sa messagerie.

— Bonjour, ma grande! Tout se passe bien en Haute-Savoie?

— Bonjour, maman. Pas tant que ça, en fait.

Caroline Magenta éclate de rire.

— Raconte-moi! Qu'est-ce que ton père a encore eu comme idée géniale?

Julie a une grimace que son interlocutrice ne peut évidemment pas voir. Elle hésite un peu.

— Écoute, il s'agit bien de papa, mais...

Quelque chose dans le timbre de sa voix doit alerter sa mère, car tout de suite cette dernière change d'intonation.

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

— Il a fait un AVC.

— Quoi ?!

De surprise, Caroline, qui monte l'escalier qui mène à sa chambre, manque de rater une marche. Philippe, un AVC ?

— Mais comment c'est possible ? Enfin, je veux dire, évidemment que ça peut arriver à n'importe qui, mais... Je ne m'attendais tellement pas à ça !

Un silence ponctué de bruits de placard s'invite dans la conversation.

— Maman ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je range du linge. Mais dis-moi, comment il va ? Et c'est arrivé quand, d'ailleurs ?

— Tout à l'heure. On venait d'atterrir en parapente. Il a dit des trucs bizarres, des histoires de poêle à bois et de cravate, qui n'avaient rien à voir avec le schmilblick. Heureusement, sa copine était là. Elle est secouriste ; elle a tout de suite compris ce qui se passait. Elle m'a demandé de l'amener aux urgences. Là, il est à l'hôpital, en observation.

— T'as vu un médecin ?

— Un neurologue, oui.

— Et alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ben, pas grand-chose, en fait. Alors, j'aimerais bien avoir l'avis d'Andrea.

— Attends, je vais le voir. Il est dans le bureau.

De nouveau, la jeune femme entend des bruits de porte, puis les pas de sa mère. Et sa voix.

— C'est Julie. Philippe vient de faire un AVC. Elle voudrait ton avis. Attends, je mets le haut-parleur.

— Allô ? fait une voix d'homme.

— Bonjour, Andrea. Je sais que tu n'aimes pas trop parler boulot à la maison, mais...

— Vas-y, ne t'en fais pas pour ça. Qu'est-ce qui se passe avec Philippe ?

Le ton est d'une neutralité toute professionnelle qui rassure tout de suite la jeune femme. Ses relations avec son beau-père n'ont pas toujours été au beau fixe, mais s'il y a une chose dont elle est sûre, c'est qu'elle peut compter sur lui en tant que médecin. Pour ses compétences, reconnues par ses patients, mais aussi pour ne rien lui cacher. Certaines personnes ont besoin d'être dans le flou, mais ce n'est pas le cas de Julie. Elle a au contraire besoin de savoir exactement à quoi elle a affaire. Quel que soit le domaine.

Elle expose la situation. Répète ce qu'on lui a dit à l'hôpital d'Annecy. Répond aux questions d'Andrea. Et à celles de sa mère. Forcément, tous deux n'ont pas le même regard sur la situation. L'un est un professionnel de santé qui a toujours maintenu une certaine distance entre Philippe et lui, l'autre est une amie proche de ce dernier depuis le lycée... et a accessoirement vécu avec lui plusieurs années. Là où l'un est totalement dénué d'affect, l'autre est en empathie totale.

— Je ne peux malheureusement rien dire de plus que le neurologue que tu as vu, finit par déclarer Andrea. D'abord, je n'ai ni les images ni les résultats des examens.

Ensuite, c'est vrai qu'on ne peut pas du tout prévoir comment les choses vont évoluer. Tout au plus peut-on dire qu'elles ne devraient pas empirer.

— C'est joyeux, fait remarquer Caroline. Tu penses nous rassurer, avec ça ?

— Je ne cherche ni à vous rassurer ni à vous faire peur. C'est juste la vérité.

— Il peut mourir ? demande Julie.

— C'est une possibilité qu'on ne peut pas totalement exclure pour l'instant. Mais peu probable. Et chaque heure qui passe la rend de moins en moins envisageable.

— Et sinon, la rééducation pourrait ne rien donner ?

— Elle améliorera sans doute les choses. Mais à quel point ? Personne ne peut le dire.

— Papa va se donner à fond et il est... Enfin, il était en pleine forme avant que ça arrive.

— Oui, et c'est encourageant. Mais ça ne suffira pas forcément.

Un silence général suit cette déclaration. Aucune des deux femmes ne trouve quelque chose à répondre.

— Il faut attendre, conclut Andrea.

Attendre. Encore. Combien de temps ? Après avoir raccroché, alors qu'elle fait les cent pas dans la pièce de vie du chalet de son père, Julie se met à envisager toutes sortes de scénarios. Dans le meilleur des cas, Philippe va retrouver toutes ses facultés et la vie va continuer comme avant. Enfin, pas tout à fait comme avant. Même si lui arrive à conserver sa légèreté, pour elle, quelque chose aura changé : elle vient de réaliser que son père était mortel.

Dans le pire des cas...

Qu'est-ce qui peut être le pire, en fait ? Pour elle, ce serait qu'il meure, mais pour lui ?

Andrea n'a même pas pu lui assurer que l'état de son père ne se dégraderait pas. Est-ce qu'il en serait des AVC comme des tremblements de terre, avec leurs répliques ?

Et puis, d'abord, c'est quoi, l'état de Philippe, exactement ? À le voir allongé sur son lit, mis à part son air un peu absent et son élocution hésitante, il était tout à fait normal. En bonne santé.

Évidemment, quand on n'a besoin ni de ses bras ni de ses jambes, rien n'est visible de l'extérieur. Mais pourra-t-il marcher ? Rester autonome ? Si sa jambe droite ne supporte plus son poids, il devra se déplacer en fauteuil roulant. Autant dire déménager. Dans son chalet, il y a des marches partout. Pour entrer, pour passer du sous-sol au rez-de-chaussée, puis du rez-de-chaussée à l'étage, sous la toiture. Même pour passer d'une pièce à l'autre, il y a souvent une marche. On pourrait difficilement trouver une habitation moins adaptée à l'utilisation d'un fauteuil !

Et puis, comment son père, toujours tellement actif, prendrait-il la chose ? Comment elle-même vivrait-elle le fait de le voir handicapé ? Bien sûr, cela ne changerait rien à l'amour qu'elle a pour lui. Par ailleurs, elle sait bien que des tas de gens vivent avec un handicap, parfois bien plus lourd que ce qui a l'air de pouvoir attendre Philippe. Et que cela ne les empêche pas de mordre la vie à pleines dents. Malgré tout, elle s'interroge.

C'est normal, non, d'être perdu ?

Et puis, d'un point de vue pratique, comment sa rééducation va-t-elle se passer ? Où ? Aura-t-il besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses affaires pendant ce temps ? Gérer la maison, les inévitables tracasseries administratives... Si oui, Hélène peut-elle (veut-elle) s'en charger ? Si ce n'est pas le cas...

La jeune femme se prépare une tisane et se poste, les deux mains en coupe autour de son mug, devant la fenêtre qui donne sur la vallée. La chaleur du liquide irradie doucement le long de ses doigts, sur ses paumes, ses poignets... Une sensation de douceur bienvenue.

Et si je venais m'installer ici ?

À peine formulée, cette pensée l'envahit tout entière. Ce n'est pas pour rien qu'elle est venue : elle en a marre de Paris et de son métier. Alors... Et si l'accident de son père était en fait un coup de pouce du destin pour l'aider à franchir le pas du changement de vie ? Ce serait cher payé pour Philippe. Enfin, peut-être pas. Pour l'instant, le neurologue et Andrea ont été unanimes : on ne peut pas savoir.

C'est à cette idée qu'il faut se raccrocher pour l'instant : *tout* est possible.

En tout cas, une certitude s'empare de la jeune femme : il y aura un avant et un après. Dans leur vie à tous.

À l'hôpital, les visites ne sont autorisées que l'après-midi. Elle aura donc toute la matinée pour constituer un plan d'attaque. Et appeler l'agence. Parce qu'elle a déjà pris la décision d'allonger ses vacances. Après tout, il lui reste des jours. Sans compter les RTT. Sa cheffe va certainement râler, mais passer d'une semaine à trois semaines d'absence devrait être possible. Et si pour cela, il faut jouer sur la corde sensible en exagérant les problèmes de Philippe, elle ne se privera pas. Même si elle imagine déjà les réactions que cela va susciter...

— C'est un grand garçon, ton père, non ? Il devrait pouvoir se débrouiller sans sa fille.

— Il est surtout hospitalisé, et je ne sais pas pour combien de temps. Il va avoir besoin de soutien.

— Il n'a pas de femme ?

— Non.

Ce n'est pas faux. Hélène et Philippe ne sont pas mariés. Pas la peine de parler d'elle.

À l'autre bout du fil, la responsable de l'agence de Julie soupire.

— Tu fais chier. Mais bon, on va se débrouiller. Omar est libre après son stage. On va le garder plus longtemps. Et puis Maryam prendra le relais sur tes dossiers si c'est nécessaire. Il faudra que tu sois dispo pour lui répondre en cas de besoin.

— Pas de problème, je serai joignable. Je ne vais pas bouger beaucoup, de toute façon.

Après avoir raccroché, la jeune femme se sent envahie d'une sensation de bien-être. Sa respiration devient plus ample : elle se remplit d'oxygène. Pas de doute, elle a fait ce qu'il fallait. C'est ce que son corps lui dit, et il a toujours raison. Encore faut-il prendre le temps de l'écouter !

Maintenant, ce sont trois semaines qui se profilent devant elle. Une éternité ! Mais où en sera-t-elle d'ici trois semaines ? Où en sera Philippe ? Sera-t-il seulement possible d'avoir une idée plus précise de ce qui l'attend ?

Sera-t-il vivant ?

À peine né, son sentiment de bien-être s'évapore et les tensions reviennent, avec leur cortège d'angoisses. Rien n'est résolu. Rien n'a changé.

Enfin, si, peut-être.

Rien n'a changé du côté de son père. Mais du sien ?

Mille questions continuent à tourner dans sa tête ; il devient urgent de les faire taire d'une façon ou d'une autre. La marche va l'y aider.

Julie s'équipe pour partir en randonnée. Prépare un petit sac à dos dans lequel elle met quelques provisions et une bouteille d'eau. S'empare d'une paire de bâtons et de son téléphone.

Au moment de passer la porte, elle hésite : elle n'a pas pris de couverture de survie. Si Philippe était là, il ne la laisserait pas partir sans. Et l'expérience de la veille a prouvé qu'on n'était jamais totalement à l'abri d'un accident.

La jeune femme fait demi-tour et descend au sous-sol chercher ce qui lui manque. Le matériel de son père y est entreposé, rangé et étiqueté dans une grande armoire métallique.

Cette fois, c'est la bonne. Elle verrouille la porte d'entrée et s'éloigne d'un pas décidé.

Prendre de la hauteur, voilà ce qu'il lui faut. Si en plus, elle le fait au sens propre, c'est sûr que ses idées n'en seront que plus claires. Mettre le corps en mouvement, il n'y a rien de tel pour que l'esprit se lâche.

La réaction de la patronne de l'agence lui revient en mémoire. Elle a râlé, bien sûr, mais elle a vite trouvé une solution. Preuve s'il en fallait que l'absence de Julie ne met pas leur activité en péril. Quoi qu'on en pense ou de quelque façon qu'on s'en persuade, surtout quand on a la tête dans le guidon, personne n'est irremplaçable.

Pour trois semaines comme pour dix ans.

Démissionner ? Ce n'est pas la première fois que Julie y pense. L'idée revient même de plus en plus souvent ces derniers temps. Avec son cortège d'hésitations et de peurs.

Changer d'agence ne résoudra rien, elle en a l'intime conviction. C'est changer de travail qu'il lui faut, pour ne pas dire changer de vie. Après toutes ces années d'études, ce serait un beau gâchis, non ? Et puis, pour faire quoi ? Clairement, elle n'a pas l'énergie nécessaire pour reprendre des études. Pas vraiment les finances non plus ! Même si, au fil du temps, elle s'est constitué une réserve, elle ne peut pas vivre bien longtemps sans gagner de l'argent.

Et si elle aussi était victime d'un accident ? L'un de ceux qui vous obligent à tout reconsidérer dans votre vie. Est-ce qu'elle hésiterait ?

Seule sur un sentier qui la mène vers les alpages, la jeune femme éclate de rire. Un rire sonore qui fait s'envoler un groupe de moineaux et auquel un chien répond au loin.

Évidemment qu'elle n'hésiterait pas ! Sa lettre de démission serait vite rédigée. Mais de l'intention à l'action, il y a un monde. Et en l'occurrence, même l'intention n'est pas très claire.

De façon inconsciente, comme toujours, elle se met à compter ses pas. C'est plus fort qu'elle. Une habitude qui la poursuit. Comme si son cerveau avait besoin d'exécuter une tâche de fond pour se sentir exister. S'assurer que les connexions neuronales fonctionnent bien.

Et chez papa, elles en sont où, les connexions neuronales ?

Le cerveau de Philippe a été atteint, c'est une certitude. Mais à quel point ? Pour quels dégâts ? De nouveau, la question des séquelles revient la hanter.

Bien beau s'il n'y a « que » des séquelles...

Finalement, la marche a toutes les peines du monde à l'apaiser...

Pourtant, au rythme de ses pas et des bâtons, une sorte de calme finit par l'envahir. Et lorsqu'elle s'arrête pour profiter du paysage, le silence, uniquement troublé

par le doux souffle du vent, prend possession de ses pensées.

Voilà ce que c'est, l'instant présent.

Certains s'escriment pendant des années à tenter de l'approcher, assis en tailleur ou en lotus les yeux fermés. En fait, il suffit de se connecter à la montagne.

Julie n'a pas toujours su le faire. C'est Philippe qui le lui a appris, l'été de ses 18 ans.

Elle venait d'avoir son bac. Ses relations avec sa mère et son beau-père étaient exécrables. Elle était à un âge où la seule présence de son frère et sa sœur lui donnait de l'urticaire. Elle était devenue insupportable avec tout le monde et tout le monde l'insupportait. Autant dire que la proposition de son père de l'emmener trois semaines en Haute-Savoie avait été accueillie de toute part avec soulagement.

À l'époque, il n'y habitait pas encore à l'année, mais il y passait le plus clair de son temps libre. Pour le parapente, déjà.

Pour la jeune fille, ce séjour avait marqué une vraie rupture. Entre sa vie de lycéenne et sa vie d'étudiante. Entre une vie de grande sœur dans une famille recomposée et une vie de grande fille presque autonome. Elle avait en effet déménagé pour habiter chez son père. Et étant donné le mode de vie de ce dernier, c'était un peu comme vivre en colocation avec un copain. Sauf que le copain en question avait vingt-quatre ans de plus qu'elle.

Dans l'absolu, c'est beaucoup. Entre un père et sa fille, de nos jours, c'est peu.

En tout cas, c'est toujours avec plaisir que Julie se remémore ces années-là. Tout était réuni pour faire de cette période l'une des plus excitantes de sa vie. L'éloignement des « Razmoket », comme elle se plaisait à surnommer Matteo et Clara, son frère et sa sœur. L'étude d'un sujet qui la passionnait. La découverte de la vie

étudiante. Cette liberté (de vie comme de ton) que son père lui donnait en exemple.

Est-ce qu'il serait possible de retrouver l'enthousiasme de ces années-là ?

La jeune femme reprend sa marche, lestée d'une sérénité nouvelle. Bien sûr qu'une existence épanouissante est possible. La preuve : elle l'a déjà vécu. Il suffit de comprendre ce qui rendait les choses tellement spéciales et de transformer son quotidien en conséquence.

La nouveauté était une composante importante. C'était le début de quelque chose. Alors, forcément, sa curiosité était au taquet. Et nourrie à vitesse grand V.

Un début.

Un changement de vie, quoi. Un nouveau projet.

Reste à définir lequel. Mais pour l'heure, Julie décide de laisser son cerveau se débrouiller tout seul avec cette interrogation. Elle a plutôt envie de profiter de la nature environnante.

En début d'après-midi, lorsqu'elle se gare sur le parking de l'hôpital d'Annecy, Julie sent l'inquiétude l'envahir à nouveau. Exit tout le bénéfice de sa randonnée !

La chambre de Philippe est vide. Il n'y a même pas un lit. Aussitôt, la panique la saisit. Se pourrait-il que son père soit... Non ! Le mot n'arrive pas à atteindre la porte de sa conscience. Ce n'est pas possible. Il y a forcément une autre explication.

A-t-il été changé de service ? Oui, c'est sûrement ça ! Les statistiques ; il faut qu'elle se raccroche aux chiffres : neuf personnes de l'âge de Philippe sur dix restent en vie après un AVC. Neuf ! Il en fera forcément partie.

La jeune femme part à la recherche d'informations. Le bureau des infirmières est indiqué un peu plus loin dans le couloir, mais il est vide. Elles sont sûrement toutes occupées. Vu le manque de personnel chronique dont souffre l'hôpital public, il n'y a pas de quoi s'étonner. N'empêche qu'elle se sent tout à coup perdue.

Debout au milieu du couloir, elle hésite sur la conduite à tenir. Attendre dans la chambre ? Frapper à la porte de celles devant lesquelles un chariot est stationné ? Redescendre à l'accueil pour vérifier que son père est toujours en neurologie ?

J'aurais dû commencer par ça...

Mécontente d'elle-même, Julie reprend déjà la direction de l'ascenseur lorsqu'elle voit une infirmière sortir d'une chambre à quelques pas d'elle.

— S'il vous plaît ?

— Oui ?

— Je viens voir mon père, Philippe Merlin, mais sa chambre est vide.

— Il est parti au scanner. Vous pouvez l'attendre, si vous voulez.

Il est vivant ! Le soulagement qui déferle sur elle la fait presque tituber, mais vite, elle se reprend.

— Il y en a pour longtemps ?

La femme regarde l'heure sur la pendule du service, au bout du couloir.

— Il devrait être de retour d'ici vingt minutes environ.

— Ah, super ! Et... Il va comment ?

— Très bien. Il a bien dormi, bien mangé. Pas de problème.

— Mais je veux dire... Sa jambe, son bras ? Son visage ?

Son interlocutrice secoue doucement la tête.

— Là-dessus, pas d'évolution. Mais c'est encore très tôt, vous savez. Le kiné doit passer le voir dès son retour du scanner.

Julie voudrait bien passer plus de temps avec l'infirmière. Lui poser toutes les questions qui tournent dans sa tête. Mais elle sent bien que la femme en face d'elle est pressée.

— Merci. Je vais attendre dans sa chambre.

La pièce impersonnelle provoque chez elle une sensation de malaise. Une sorte d'intuition lui souffle que c'est à cela que le quotidien de son père va ressembler pendant... Pendant combien de temps, au fait ? Sûrement plus une affaire de mois que de semaines. Depuis la fenêtre, elle a vue sur l'aéroport. Cela lui rappelle des souvenirs : elle est déjà venue en avion de Paris. Complètement nul sur le plan écologique, mais à ce moment-là, elle n'y pensait même pas. Tout ce qui comptait, c'était la rapidité du trajet.

Comme si cela devait être un objectif, d'aller vite.

Ralentir. C'est de cela aussi qu'elle a envie. Ce qui la ramène à Philippe. Lui, de fait, va être obligé de ralentir sacrément avec une moitié du corps qui part en sucette...

Elle est toujours là, plantée devant la fenêtre, lorsqu'un bruit la fait se retourner : un brancardier ramène son père. Comme ce dernier entre en marche arrière, il ne découvre sa présence qu'au tout dernier moment, lorsque son lit se retrouve en place, perpendiculaire au mur.

— Bonjour, ma Ju. Comment ça va ?

— C'est à toi qu'il faut poser la question, répond Julie en lançant un regard interrogatif à l'homme qui accompagne Philippe.

Mais celui-ci se contente d'une mimique qui laisse entendre qu'il n'a rien à répondre à cette question, avant de quitter la pièce. La jeune femme reporte son regard sur son père.

— Alors, comment tu te sens ?

— Ben, plutôt bien, en fait.

— Ton bras ?

— Quoi, mon bras ?

— Tu peux le bouger ?

— Ben oui ! répond Philippe en levant le bras droit.

— Et le gauche ?

Son père lève les sourcils d'étonnement avant de regarder le bras en question. Puis il le prend de la main droite et le soulève.

— Tu vois, il bouge.

La jeune femme ne sait pas comment réagir. Qu'est-ce qui se passe exactement ? Son père est-il dans le déni ou ne comprend-il vraiment pas ce qu'elle veut dire ? Indécise, elle décide finalement de ne pas relever.

— Tu t'es levé depuis hier ?

— Oui, pour aller aux toilettes.

Julie soupire de soulagement : son père peut donc marcher. C'est au moins ça. Et pour le bras, ma foi, on verra plus tard.

— Et tu as vu le médecin aujourd'hui ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Philippe fronce les sourcils. Hésite. Hausse finalement les épaules. Enfin, surtout la droite.

— Je ne sais plus.

La jeune femme ne peut pas retenir son agacement.

— Comment ça, tu ne sais plus ? Mais enfin, papa, c'est de ta santé qu'il s'agit, là ! De ton avenir ! Tu pourrais tout de même être attentif ! Fais un effort, la prochaine fois !

Son père baisse les yeux comme un enfant pris en faute et se mordille les lèvres.

— Je crois que... ça fonctionne pas très bien. Là-haut, finit-il par lâcher.

— Où ça, là-haut ? À l'étage au-dessus ?

— Non, là-haut.

Et c'est sa tête que Philippe montre du doigt.

Julie sent son énervement s'envoler aussitôt. Elle pose sa main sur le bras de son père. Celui qui ne fonctionne pas. Enfin, peut-être. Finalement, elle n'en sait rien.

— Tu n'es pas encore remis, dit-elle doucement. C'est normal que tu n'aies pas les idées très claires.

— Et... Tu crois que ça va revenir ?

L'anxiété, pour ne pas dire la peur, qu'elle lit dans le regard de Philippe touche la jeune femme en plein cœur. Depuis l'été de ses 18 ans, depuis qu'elle a partagé son logement, pendant ses premières années d'études, son père est devenu son pilier. Le roc sur lequel elle peut s'appuyer lorsqu'elle se sent vaciller. Parce que malgré son apparente insouciance, il est toujours là pour elle. Et

voilà qu'il chancelle. Impossible. Alors, même si elle n'en sait rien, elle s'exclame :

— Bien sûr que ça va revenir !

Dans les yeux qui la fixent, une vague de soulagement passe, mais elle est très vite remplacée par le doute.

— Ce n'est pas si sûr, justement.

— Écoute, en tout cas, s'il y a une chose dont je suis sûre, c'est que tu vas donner le maximum. On est d'accord, non ?

Une petite flamme se rallume dans le regard de Philippe et il acquiesce d'un mouvement vif du menton.

— Le maximum, oui. Tu peux compter sur moi.

L'assurance est revenue dans sa voix et cela suffit à rendre le sourire à sa fille. Philippe est solide. Volontaire. Tenace. Il a souvent cherché (et réussi avec succès) à se dépasser. En course à pied, par exemple. Son corps peut flancher, son mental est là pour le faire avancer malgré tout.

Enfin, ça, c'est si son mental est toujours là...

À suivre...